

UNE VIEILLE DORMAIT...

(Écrit spécialement pour Le Terroir)

Il fait un de ces soirs de décembre silencieux, solennels. Comme une fumée d'encens tombe la neige à travers la forêt dont les troncs glabres aux cimes nues s'élancent dans le ciel en gris, tels de grands candélabres éteints, après la fête magnifique d'un été superbe.

Seule, dans l'ancienne chaise berçante criant grâce lamentablement sur la catalogne bariolée, la grand'mère se berce songeuse. Elle a de quoi songer, la chère petite vieille. Si quelque voyageur attardé rentrait soudain dans cet intérieur recueilli, il se demanderait aussitôt qui a vécu la plus touchante histoire : l'aïeule toute plissée, mais à l'air si doux ; ou sa "berçante" délabrée, certes plus antique encore, car, pour endormir les mioches de plusieurs générations, elle entendit tant fredonner : "En roulant ma boule", et "La poulette grise qui a pondu dans l'église".

Oh! ne réveillons pas cette bonne petite vieille ! Toute la gentille marmaille qui faisait talle autour d'elle, l'a tant de fois tirée de ses rêveries d'amour d'antan, de gloire légitime d'avoir élevé de petits turbulents qui n'ont pas trop mal "tourné", de petites espiègles... mais laissons-là ces songes : les plus beaux sont ceux qu'on n'achève jamais.

Qu'elle dorme donc en paix ! Car elle est triste, puisque pour oublier, elle s'est couchée en pleine après-midi. Il n'est donc pas sans mélange ce repos : le seul qu'elle a pu se permettre de jour depuis qu'elle se "trémousse" chez ses filles et belles-filles à encourager celle-ci, conseiller celle autre, gronder celle-là, ne souhaitant, — la bonne et forte aïeule — que pas une n'élève des anges pour le ciel, mais des hommes vaillants, et des femmes ne craignant ni la famille, ni l'avenir. Hélas ! pourquoi ses petits-enfants ne sont-ils auprès d'elle à cette heure ? Ah, nous le saurions, si elle pouvait parler cette chaise berceuse d'un autre âge, dévernie et criarde, mais solide encore !

"D'ailleurs c'est de droit", entendons-nous soudain à travers cette mélancolique poésie des vieilles choses qui périclitent d'abandon comme cette petite vieille toute plissée rêvant sans doute à la mort, tant elle doit se sentir seule. Quel est celui-là ? Le voyez-vous qui s'en vient, lentement ? Un casque en loup-marin laisse voir un front ridé. Mais ses yeux, oh ces yeux bleus d'azur ! et si vifs sous les épais sourcils gris, ramassés autour des orbites comme sont les yeux d'un homme qui a peiné et s'est entêté à sa souffrance. N'est-ce pas les yeux mêmes de la petite vieille toute plissée ? Et n'avez-vous pas reconnu son petit-fils ? Cet homme vient de loin, car ses "marche-donc" sont usagés...

"D'ailleurs, c'est de droit si je suis triste," s'écrit en sanglotant le pauvre Pierre. Et intérieurement, il pense à la tranquillité de cette ferme jadis si bruyante.

Alors, dès que le soleil donnait sur le pan "nordét" des "bâtiments" commençait le "train" sur le "Platon". Avec quelle fierté jalouse Pierre attelait "le Cendré", percheron pur-sang, sur la charrue, la herse à disques ou toute machine dure de traction dès que la rosée s'évaporait des folles avoines et des carex des fossés de ligne. Adolphe plus jeune se contentait de la Folichonne moins pure mais aussi docile que le Cendré.

Et tant que l'ombre du soleil ne dépassait la cime du grand orme cambré sur les bords du ruisseau de "la Cenelle", Pierre et Adolphe paraissaient se confondre avec leur attelage "bien éveillé" tant il exécutait à la parole les ordres de leurs deux habiles "toucheurs".

Et pendant ce temps n'allez pas croire que "les créatures" chaumaient à la ferme. Chacune avait sa besogne. D'habitude Marie, femme de Pierre, travaillait "à toute éreinte". Jamais elle ne donnait son tour s'agissait-il du travail le plus dur. C'est elle qui faisait tourner la baratte et la laveuse, et même l'écrémeuse, si une corvée retenait tous les hommes aux champs.

Tour à tour Jeannette Antoinette et Lucienne se remplaçaient au ménage. Ce n'était que tard dans la matinée après avoir balayé "la place", que chacune s'occupait d'une tâche particulière. Jeannette n'avait pas encore vu sa pareille sur le grand métier à tisser. Lucienne filait au rouet. Antoinette confectionnait de la catalogne, tricotoit des chandails en laine "du pays" et rapiécail les vieilles hardes. Vaillante encore, la grand'mère remplaçait les parents morts de la grippe. C'était l'âme de la ferme. Et personne ne craignait d'affronter les durs labeurs de la ferme quand ils se sentaient rassérénés et réconfortés par sa soupe aux pois et ses tourtières "dépareillées" ainsi que par la bonté et l'humeur si "avenante" de cette fermière de race.

Et toute la famille dont le travail rude ne fournissait aucun loisir pour les commérages et disputes, causes de toute mécontente, se retrouvait, le soir les muscles fourbus, mais l'esprit gouailleur et le cœur gai, s'aimant avec tout l'élan et la simplicité qui résultaient de cette belle vie agreste. C'était le bonheur enfin. Et ce bonheur, péniblement, Pierre constate qu'il ne l'a plus. Pourquoi ?

Lentement, il promène son regard, dans tous les coins. Et de tous les coins semblent ne lui revenir que de la froideur, du dépit et des reproches. "C'est de droit", paraît lui lancer la grande horloge de son lugubre vitrail, derrière lequel les grandes mains poussiéreuses sont ankylosées depuis que Jeannette, la douce petite aux habitudes si réglées, est partie à la ville remonter des coucous-nickelés mignons, mais sans haleine si l'horloger n'est pas tout près. "Si tu es triste", lui répète l'horloge, "c'est de droit, Pierre. Toi l'aîné, pourquoi as-tu laissé partir Jeannette qui m'aimait bien ainsi que cette vie rurale dont elle me faisait sonner régulièrement toutes les heures suaves, les douces et les grises : l'Angelus, l'appel aux repas, la prière du soir, etc. Vous n'aimiez pourtant ! J'étais solide, confectionnée par ton arrière-grand-père à même un gros érable au grain serré ! Ton arrière-grand-oncle alors forgeron, près du "trécarré" à Ambroise le Loucheux, m'a "chef-d'œuvre" sous l'enclume à finir une âme de fer poli, solide et jolie, si bien ouvragée, ma foi ! qu'elle ferait pâmer d'envie tous les tourneurs de fer modernes. Et mon timbre, il fut fondu dans la première "pointe" de charrue qui ouvrit la terre de ton grand-père.

Celui-ci a eu pitié de son vieux soc blessé par l'âpre baiser des guérets trop pierreux du buton du "sorouët".

Il n'a pas voulu, le cher ancêtre, que ce bon outil de la première heure restât inerte et mourût comme un souvenir qui ne rappelle plus rien. Il lui a donné la place d'honneur en lui faisant chanter, dans mon vieux coffre d'érable, les heures tantôt sévères, tantôt gaies du devoir, de la joie et des angoisses de ta famille que tu as laissé disperser, Pierre, toi l'Ancien. Marie et Jeannette, sœurs que tu chérissais, et Adolphe qui contrecarrait toujours le père, mais avait si bon cœur, et Antoinette, l'avant-dernière, qui aimait tant faire sourire les avenues de la vieille maison de verveine, de réséda, de fleurs des champs variées. Où sont-ils donc tous ? Et la dernière, cette petite sotte de Lucienne, elle qui s'était